

Bernard Patary

L'institution missionnaire en Asie (XIX^e-XX^e siècles)

*Le Collège général de Penang :
un creuset catholique à l'époque coloniale*



Histoire des
mondes chrétiens

Préface
de Claude Prudhomme

KARTHALA

Histoire des mondes chrétiens

L'on pourrait s'étonner qu'un titre aussi général : « l'Institution missionnaire en Asie, XIX^e-XX^e siècle », ait été donné à un ouvrage – fondé sur des archives inédites –, ne traitant à première vue que de l'histoire d'un établissement particulier. C'est d'abord parce que le Collège général de Penang, séminaire unique en son genre, accueillait des élèves venus de l'Asie du sud-est tout entière. Ensuite, parce que le futur clergé indigène y recevait un enseignement général et théologique de haute tenue, dispensé en latin par des professeurs français, sous le regard sourcilieux de la puissante *Propaganda fide* (la très romaine Congrégation pour la propagation de la foi). Une institution mondialisée en somme...

Or, le voyage auquel le lecteur est ici convié l'entraînera bien plus loin. Il accompagnera, dans leur périple souvent périlleux vers l'Asie, de jeunes missionnaires remplis d'idéal. Il partagera leur vie quotidienne parsemée d'épisodes parfois rocambolesques ou tragiques, (notamment pendant l'occupation japonaise de la Malaisie à partir de 1941). Il sera témoin des débats les plus subtils quant à l'éducation des élèves asiatiques. Il verra à l'œuvre la diplomatie centralisatrice du Vatican et celle des puissances coloniales. Il observera les transformations des comportements et de la sensibilité de prêtres catholiques français, depuis la période postrévolutionnaire jusqu'à Vatican II.

Histoire des échanges interculturels et des acculturations réciproques, ce livre apporte sa contribution à l'intelligence des relations actuelles entre les chrétiens d'Europe et d'Asie.

Bernard Patary est né le 8 décembre 1960 à Paris, d'un père ingénieur, Jean, et d'une mère professeur de lettres classiques, Jacqueline, tous deux originaires du Bourbonnais (Montluçon). Il enseigne actuellement l'histoire-géographie à Paris, au lycée Paul Claudel. En 1998, il fit la connaissance du père Gérard Moussay, ancien missionnaire au Vietnam puis en Indonésie, linguiste et anthropologue, alors archiviste des Missions Étrangères. De cette belle rencontre surgit un projet de recherches qui, après bien des heures passées dans la petite salle de consultation des archives des MEP et un voyage en Malaisie riche en trouvailles fortuites, donna naissance à une thèse de doctorat d'histoire soutenue à Lyon II et, quelques années plus tard, à ce livre des éditions Karthala.

En recourant à l'histoire croisée avec les autres sciences sociales (anthropologie, sociologie...), la collection *Histoire des mondes chrétiens* s'intéresse à tout le parcours historique qui a vu le christianisme réaliser peu à peu la première mondialisation, du Moyen Orient originel à l'Occident européen, aux nouvelles terres des Amériques puis à l'Orient extrême et à l'Océanie.

Elle entend traiter de toutes les communautés chrétiennes – catholiques, protestantes, orthodoxes –, où qu'elles soient, dans une perspective mondiale. Si elle privilégie celles du sud, c'est parce que ces dernières se penchent aujourd'hui sur leurs origines et veulent en connaître les sources. Elle met en lumière les rapports (conflits et/ou dialogue) que ces communautés ont entretenus avec les autres religions et les diverses cultures.

Cette collection est dirigée : – *par Paul Coulon*, directeur honoraire de l'Institut de science et de théologie des religions à l'Institut Catholique de Paris, rédacteur en chef (2007-2012) de la revue *HMC* éditée par les éditions Karthala, membre titulaire de l'Académie des sciences d'outre-mer ; – *et par Philippe Delisle*, professeur d'histoire contemporaine à l'Université Jean Moulin de Lyon, auteur de plusieurs ouvrages historiques traitant de la vie religieuse dans les sociétés esclavagistes antillaises et directeur chez Karthala de la collection « Esprit BD » consacrée à l'analyse de la propagande coloniale et missionnaire à travers la bande dessinée franco-belge.

KARTHALA sur internet:
www.karthala.com (paiement sécurisé)

Couverture : Le Collège général de Penang en 1866 : les professeurs à l'étage et les étudiants en bas. Cette photo, comme toutes celles du Cahier hors-texte, provient du fonds des archives de la Société des Missions Étrangères (MEP), 128, rue du Bac, 75007 Paris.

Éditions Karthala, 2017
Première édition papier, 2016
ISBN : 978-2-8111-1506-7

Bernard Patary

L'institution missionnaire en Asie (XIX^e-XX^e siècle)

**Le Collège général de Penang :
un creuset catholique à l'époque coloniale**

Préface de Claude Prudhomme

**Éditions Karthala
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

Du même auteur

- « Inculturation », dans Olivier CHRISTIN (dir.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences sociales*, t. II, Paris, édition Métailié, sous presse, parution en février 2016.
- « Le pain de vie catholique romain et le bon riz chinois : un exemple d'acculturation en Malaisie (XIX^e-XX^e siècles) », Actes du colloque « *Nouritures et religions* », Université de Lyon II, octobre 2013, dans la *Revue de l'AFHRC*, à paraître début 2016.
- « Une parole de Claude Prudhomme » dans *L'Afrique et la mission. Terrains anciens, questions nouvelles avec Claude Prudhomme*, Oissila Saadia et Laurick Zerbini (dir.), Paris, Karthala, 2015.
- « Jean-Claude Miche (1805-1873) ; missionnaire catholique, témoin singulier et acteur ambivalent du fait colonial au Cambodge », Penny EDWARDS et Jean-François KLEIN (dir./éd.), dans *Journal of the Center for Khmer Studies/Siksācākṛ*, double n° spécial : « Cambodge, une situation coloniale », n° 13-14, p. 39-55, 2010-2011.
- « Les deux premiers évêques de Nanterre ; M^{gr} Delarue & M^{gr} Favreau », dans D.-M. DAUZET et F. LEMOIGNE (dir.), *Dictionnaire des évêques de France au XX^e siècle*, Paris, Cerf, 2010.
- « Le Collège général de Penang (1808-1968) », dans Marcel LAUNAY et Gérard MOUSSAY (dir.), *Les Missions Étrangères : trois siècles et demi d'histoire et d'aventure en Asie* (p. 326-339), Paris, Perrin, 2008.
- « Vocations : prospecter ou convaincre ? Crise du recrutement et dilemmes de la propagande aux Missions Étrangères de Paris, 1930-1950 », dans *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, vol. 102, n° 3-4, Louvain, 2007, p. 879-914.

Remerciements

L'ouvrage que voici est tiré d'une thèse d'histoire contemporaine dirigée par le professeur Claude Prudhomme et soutenue le 2 février 2009 à l'Université Lumière-Lyon 2, en présence d'un jury composé des professeurs Philippe Boutry (Paris 1), Christian Henriot (Lyon 2), Jean-François Klein (Inalco), Karel Steenbrinck (Utrecht), Jacques Weber (Nantes). La même année, cette thèse a été qualifiée par le Conseil National des Universités (section 22, histoire contemporaine), sur un rapport de Denis Pelletier (EHESS).

Brigitte Apavou (archives des Missions étrangères) m'a fait bénéficier de son dévoué concours. Dominique-Marie Dautet (O. Praem), Rémy Madinier, Michel Ollion, Pascal Simonetti, Marie-Catherine Stoffel m'ont aidé de leurs conseils et gratifié de leur constant, fidèle et amical soutien. Léna Soler m'a accompagné pendant toutes ces années de recherche et d'écriture. Que chacun d'entre eux trouve ici l'expression de la plus sincère gratitude.

Enfin, sans l'appui et les encouragements des éditions Karthala, de Robert Ageneau, Paul Coulon et Philippe Delisle, d'Annie Salavert (bibliothèque des Missions étrangères), de Marie-Christine Patary et de Oissila Saaidia, ce livre n'aurait pu voir le jour.

Préface

Claude PRUDHOMME
Professeur émérite
Université Lumière-Lyon 2

Retracer l'histoire d'un Grand séminaire, fut-il situé en Malaisie, pourrait sembler, au mieux, une entreprise exotique relevant d'un genre monographique quelque peu désuet. Le premier mérite de cette entreprise est d'avoir montré comment un tel exercice nourri des approches et des questionnements de l'historiographie récente pouvait se transformer en étude de cas exemplaire. Il est vrai que l'auteur bénéficie ici d'un atout rare puisque les archives du Collège général (ou Grand séminaire) de Penang ont été réunies dans un même lieu, aux Missions Étrangères de Paris, et offrent une documentation continue couvrant plus de 150 ans. Il devient dès lors possible de reconstruire l'histoire du Collège de 1808 à 1968 mais surtout d'explorer une expérience peu banale : faire vivre en internat, sur une presqu'île située au carrefour des voies de navigation, des jeunes gens venus de différents pays d'Asie orientale afin de les préparer au sacerdoce selon la discipline latine de l'Église catholique.

La première partie de l'ouvrage retrace avec rigueur l'histoire et la vie du Collège, microcosme soigneusement isolé, où tout est fait pour protéger les jeunes gens de la rumeur du monde. Cependant, malgré les murs matériels et les barrières symboliques, l'événement s'impose à intervalles réguliers et vient troubler l'ordonnancement paisible des jours entre prière, étude et loisirs. Les pages consacrées à l'occupation japonaise, et aux négociations qui s'ensuivent, donnent l'occasion de découvrir comment la grande histoire fait irruption dans une vie communautaire strictement programmée. L'épisode laisse déjà apercevoir l'impuissance du Collège à faire vivre ses élèves hors de l'Asie réelle et dans un autre temps, surtout à l'âge des impérialismes et des décolonisations, des nationalismes et du heurt dramatique des grandes idéologies. Bernard Patary peut ensuite décrire une insolite fabrique de prêtres indigènes entièrement tournée vers la réussite de son projet. Tout y est réglé avec minutie grâce aux règles fondées sur les nombreuses instructions romaines, elles-mêmes combinées avec les traditions propres aux séminaires des Missions Étrangères de Paris.

À partir des règlements et des statistiques, et surtout grâce aux journaux qui se font l'écho de la vie du Collège, l'auteur décrit avec finesse et

précision ce séminaire laboratoire dans lequel les directeurs s'efforcent patiemment de modeler un prêtre idéal. Au bout du parcours, venu du Vietnam, de Chine, de Thaïlande, parfois d'un autre pays d'Asie, le candidat au sacerdoce est censé atteindre un état de perfection qui le met définitivement à part, quitte à le couper de son milieu et à lui imposer une langue morte (le latin) et une nouvelle culture. Pénétré de la supériorité de ce modèle clérical, le jeune homme ordonné prêtre peut partir de Penang au terme de ses années de formation, pour accomplir son ministère dans son pays d'origine. Ce huis clos masculin, où la présence de quelques religieuses est soigneusement encadrée, pourrait se réduire à un enfermement qui réprime pour mieux modeler. L'historien montre néanmoins que la vie communautaire d'un séminaire repose aussi sur une sociabilité où les palpitations du cœur et les appels de la chair ne peuvent pas disparaître par la grâce d'un idéal et la magie d'un règlement. Derrière les contraintes qui pèsent sur les corps et les intelligences, contraintes acceptées au nom de la vertu, qui combat les amitiés particulières, et d'un genre de vie, qui caractérise l'état sacerdotal, demeurent des moments de liberté et se construisent des espaces de respiration, évoqués avec humour et sympathie.

Mais l'apport essentiel de cette recherche, ce qui lui confère tout son intérêt du point de vue de l'histoire des relations interculturelles et du catholicisme, s'épanouit dans la dernière partie. Bernard Patary déborde le champ d'une histoire classique pour s'inscrire dans la ligne des travaux historiques nourris de sociologie et d'anthropologie. Il développe par touches successives une analyse originale du modèle de sacerdoce promu par les Missions Étrangères de Paris. Il définit ce dernier comme la quête d'un type idéal de prêtre qui serait synthèse, ou compromis, entre le prêtre de paroisse et le missionnaire, et le qualifie avec bonheur d'*Homo apostolicus*. Il ouvre ainsi une série de pistes stimulantes sur les modèles de prêtres développés au *xix^e* siècle par le catholicisme intransigeant et sur leur transfert en Asie orientale. Bien loin des préoccupations désignées aujourd'hui par le mot d'ordre d'inculturation, la mission moderne procède par essai de reproduction, cherchant l'universalité catholique dans l'uniformisation des enseignements, des normes et des modes d'expression de la foi. La romanisation selon le modèle latin devient la condition de l'unité et la garantie de la catholicité. Paradoxalement l'auteur nous montre que la remise en cause de ce projet n'est pas venue de l'intérieur, d'une contestation des séminaristes, même à l'heure des indépendances et de l'affirmation des identités nationales. Elle a été introduite après la deuxième guerre mondiale par une nouvelle génération de directeurs français, missionnaires par vocation, professeurs par nécessité, en phase avec les aspirations réformatrices et modernisatrices de leur génération. L'expérience de Penang aboutit ainsi dans les années 1960 à la prise de conscience qu'il faut changer de cap et s'ouvrir au monde. Elle n'échappe pas à la grande crise de l'idée missionnaire qui ébranle les Églises chrétiennes historiques durant les décennies 1960-1970, ni à la multiplication des obstacles géopolitiques qui rendent impraticable le rêve d'un sémi-

naire asiatique multinational. Placée dans une position inconfortable, la nouvelle équipe de directeurs comprend en 1968 qu'il faut tourner la page de la formation sacerdotale telle qu'elle est incarnée par le Collège général et passe le pouvoir à l'Église malaisienne. La décision est prise de transférer le patrimoine et la direction du Séminaire, et de mettre fin à 160 ans de vie commune.

Cette étude vient à point rappeler aux historiens les dangers de l'anachronisme qui nourrit certaines relectures de la mission pour les rendre compatibles avec les vues d'aujourd'hui. Le Collège général de Penang témoigne que la reproduction du modèle latin et la mise à part des convertis en pays de mission l'ont emporté jusqu'à une date récente sur la volonté d'adaptation et de négociation avec les sociétés et les cultures locales. En ce sens cet ouvrage, bien plus que l'analyse minutieuse d'un cas particulier, est une caisse de résonance et un révélateur des projets qui ont mobilisé les missions modernes. En apparence l'expérience qu'il décrit dit peu de chose sur la vie des chrétientés asiatiques et sur leurs attentes, puisque les séminaristes en sont coupés durant de longues années. Pourtant l'histoire de ce séminaire international suggère de manière indirecte la fragilité des minorités catholiques en Asie, de sorte que les missionnaires ont été obsédés par la volonté de les consolider en élevant des frontières destinées à les protéger. Leur donner un clergé autochtone irréprochable par ses mœurs et sa piété, d'une fidélité inébranlable à Rome et dévoué à son ministère, semblait la condition nécessaire de leur survie dans un environnement hostile. On comprend mieux ainsi comment ces chrétientés, fermement unies autour de leur clergé après l'expulsion des missionnaires au Vietnam ou en Chine, ont pu se maintenir dans la durée, mais ont dû limiter leurs ambitions en matière de rayonnement. Cette histoire d'un grand séminaire destiné à former les élites cléricales d'Asie s'inscrit donc dans le grand projet missionnaire catholique des temps modernes, piloté depuis Rome par la congrégation de la Propagande, explicité par les instructions de 1659 adressées aux premiers vicaires apostoliques envoyés en Asie orientale. Les textes fondateurs avaient donné la priorité à la formation du clergé indigène : la directive a été fidèlement suivie à Penang. Ils avaient aussi demandé de ne pas transporter les mœurs européennes : la recommandation n'a manifestement pas été comprise au sens où nous l'entendons aujourd'hui car la défiance persiste au Collège à l'égard des cultures indigènes soupçonnées de véhiculer le paganisme et de menacer l'unité catholique. Elles prônaient enfin l'indépendance à l'égard des pouvoirs politiques, ce qui se révélera intenable dans le contexte des grands affrontements contemporains. Finalement, le Collège séminaire de Penang aura été à l'image d'une Église catholique qui se pensait société parfaite, capable de donner naissance à un homme nouveau pour une nouvelle société chrétienne. Il a su former des « prêtres indigènes » qui ont intériorisé le modèle de l'*Homo apostolicus*, au risque de vivre en exilés quand ils repartent dans leur société et leur culture d'origine.

« Il me semble que l'on pourrait affirmer », conclut avec finesse Bernard Patary, « qu'il en va d'un séminaire comme de l'art gothique : tout y est, de l'agencement des bâtiments aux règles de vie les plus subtiles, le fruit et l'expression d'une pensée, d'une vision du monde et d'un projet [...] Au-delà des connaissances livresques, c'est la personne entière de l'indigène que le dispositif éducatif voudrait remodeler. [...] C'est pour cela qu'il me paraît pertinent de le considérer comme une idéalisation. »

Cette utopie missionnaire, qui se voulait un au-delà de la géographie des États, un au-delà du temps de l'histoire humaine, a pourtant été rattrapée par l'une et par l'autre de sorte que le Collège général a été fermé et vendu pour laisser la place à des investissements touristiques. Mais la messe n'est pas dite : un séminaire interdiocésain malais lui a succédé à Mariophile, sur l'emplacement de l'ancienne maison de campagne et de changement d'air du Séminaire. Tout un symbole pour un nouveau départ et une nouvelle vie.

Introduction

L'ouvrage que voici convie le lecteur à un voyage dans l'histoire des missions catholiques françaises en Asie du Sud-Est, du début du ^{xix}^e siècle au milieu du ^{xx}^e. De nombreuses questions traversent cette enquête. Les unes concernent l'évolution des sensibilités religieuses postérieures à la Révolution française, la politique extérieure de l'Église à l'époque contemporaine ; d'autres se rapportent au phénomène colonial et à la décolonisation ; d'autres encore touchent à la rencontre des cultures d'Europe et d'Asie et des formes d'acculturation de l'une à l'autre, en particulier par l'éducation. Tel est le vaste champ parcouru.

L'objet principal de cette étude, le terrain sur lequel elle se déploie, pourrait cependant, à première vue, paraître étriqué. Il s'agit d'un établissement religieux, un grand séminaire, original, quasi unique en son genre, connu sous le nom de Collège général de Penang à partir de son installation en Malaisie au début du ^{xix}^e siècle. Les raisons qui présidèrent à la fondation de cet établissement sont bien plus anciennes et remontent à la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle, l'âge d'or du catholicisme français. Elles sont étroitement liées aux origines de l'une des plus importantes sociétés de prêtres missionnaires en Asie, les Missions étrangères de Paris. Deux clercs, François Pallu et Pierre Lambert de la Motte, élevés par le pape Alexandre VII à la dignité de vicaires apostoliques (évêque missionnaire) l'un en 1659, l'autre en 1660 se virent confier l'évangélisation de territoires situés grosso modo dans l'actuel Vietnam. De jeunes prêtres enthousiastes vinrent les rejoindre ; d'autres souhaitaient grossir leurs rangs mais il convenait de les former auparavant à une vie si particulière. Une institution fut donc dévouée à cette tâche et le 26 juillet 1663, Louis XIV signait les lettres patentes reconnaissant officiellement l'existence à Paris d'un Séminaire des Missions Étrangères, sis rue du Bac, où il se trouve toujours et continue son œuvre.

Parmi les instructions données par le Saint-Siège aux deux fondateurs des Missions étrangères en 1659, à la veille de leur départ pour le Vietnam, il en est une dont le futur Collège général de Penang tire directement son existence :

« Voici la principale raison qui a déterminé la sacrée Congrégation à vous envoyer revêtus de l'épiscopat dans ces régions. C'est que vous preniez en main, par tous les moyens et méthodes possibles, l'éducation de jeunes gens de façon à les rendre capables de recevoir le sacerdoce. Après les avoir ordonnés prêtres, vous les établirez chacun dans son pays d'origine à travers ces vastes

territoires, avec mission d'y servir le christianisme de tout leur cœur sous votre direction¹. »

Un principe absolument central venait d'être énoncé : l'une des missions assignées aux prêtres envoyés en Asie consisterait désormais à constituer un clergé indigène. Pallu et Lambert de la Motte fondèrent en 1666 l'ancêtre du Collège de Penang, un premier séminaire établi pour des raisons pratiques à Ayuthaya en Thaïlande, afin d'assurer l'éducation chrétienne d'écoliers thaïlandais et aussi vietnamiens. Le caractère international de cet établissement était d'ores et déjà posé. Des conflits locaux contraignirent les Missions étrangères à déménager plusieurs fois leur séminaire du clergé indigène, pour le fixer finalement en Malaisie en 1808, sur l'île de Penang alors colonie britannique, où il se maintint cent soixante ans. Plus de 2 000 élèves issus d'une dizaine de nationalités asiatiques y étudièrent en latin, 800 d'entre eux environ furent ordonnés prêtres et une dizaine devint évêques ou archevêques.

Il est une autre instruction, souvent citée (dont la portée réelle est aujourd'hui minimisée par les historiens), qui fut elle aussi donnée aux missionnaires par le pape Alexandre VII en 1659 :

« Quoi de plus absurde que de transporter chez les Chinois la France, l'Espagne ou l'Italie ou quelque autre pays d'Europe ? N'introduisez pas chez eux nos pays mais la foi [...] Aussi n'y a-t-il pas de plus puissante cause d'éloignement que d'apporter des changements aux coutumes propres à une nation². »

Le prosélytisme, la volonté de témoigner (rappelons que le mot martyr signifie témoin) et de convertir par l'exemple et la persuasion, sont au cœur même du christianisme. La mission est confiée à tous les chrétiens selon la plus ancienne tradition scripturaire : « Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit », peut-on lire dans l'Évangile de Matthieu (28 : 19). Nul n'ignore les abus auxquels, dans les premiers temps de la découverte du nouveau monde, à partir de 1492, conduisit le zèle apostolique de certains conquistadores, ni l'existence de controverses quant au degré d'humanité et de civilisation des peuples colonisés ; celle de Valladolid (en 1550), la plus célèbre sans doute, questionnait précisément la légitimité des traditions culturelles amérindiennes. Un siècle plus tard, lorsqu'Alexandre VII s'adresse à une nouvelle génération de missionnaires, les mentalités semblent avoir changé. Il n'est plus question de baptêmes forcés, mais d'instruction des peuples locaux en respectant leurs us et coutumes. À l'historien toutefois,

1. Cf. p. 41 in : *Instructions aux vicaires apostoliques des royaumes du Tonkin et de la Cochinchine* (1659) par M^{gr} Bernard JACQUELINE & *Instructions pour ceux qui iront fonder une mission dans les royaumes du Laos et d'autres pays* (1682) par Jean GUENNOU et André MARILLIER, Paris, Archives des Missions Étrangères, 2008 (réédition), 118 p.

2. *Idem*, p. 55.

et c'est en partie l'objet de ce livre, de démêler autant qu'il se peut ce qu'il en fut et peut-être de corriger certains préjugés.

Ainsi ai-je cherché à redonner vie à ce séminaire cosmopolite, à partir de son installation en Malaisie en 1808. La reconstitution à laquelle je me suis attelé doit beaucoup à la correspondance des missionnaires, à ces lettres si vivantes, souvent savoureuses, truculentes parfois, jamais dépourvues d'intérêt. Grâce à elles, nous entrons en quelque sorte dans les coulisses d'un séminaire, nous percevons son quotidien, mais aussi la réception de la doctrine de l'Église et sa mise en œuvre, échos de mentalités sur lesquelles il ne saurait être question de porter le moindre jugement de valeur ; ce ne pourrait qu'être anachronique. Je n'aurai pas davantage l'outrecuidance d'entreprendre ici un questionnement épistémologique savant³. Aussi, pour décrire la méthode que j'ai suivie – notamment à l'égard de la correspondance privée des missionnaires – je me bornerai à citer Philippe Boutry :

« Nous avons, dans la plupart des cas, donné la parole aux acteurs contemporains et sauvegardé l'opinion et les propos de ces curés de campagne, souvent très entiers dans leurs appréciations et leurs jugements : le risque – au demeurant inhérent à la sympathie qui pousse un chercheur vers son domaine –, de nous laisser entraîner par trop avant dans l'optique de nos curés, nous a semblé préférable à celui d'ignorer le poids propre des mots, aujourd'hui souvent vieillis ou excessifs, qui ont porté justification, en ce siècle, des comportements historiques⁴. »

Les missionnaires furent des hommes de leur temps, animés par des convictions sincères. J'espère n'avoir pas, dans mes commentaires, trop dénaturé le sens de leurs propos ni celui de leurs actes. Le Collège général est, pour l'historien, comme un laboratoire où l'on observerait à la fois les effets d'une éducation sur les séminaristes, ce que cette éducation nous apprend des missionnaires qui la transmettent et ce que le regard qu'ils portent sur les élèves révèle de leur propre sensibilité ; un jeu de miroir et de reflets. À tout moment, aussi bien dans les courriers des missionnaires que dans les dispositifs de production de valeurs – règlements, aménagement symbolique des lieux, rituels –, filtre un ensemble assez homogène d'opinions, d'étonnements aussi, de conceptions de la morale, du savoir et de la spiritualité. Nous sommes en présence de mentalités et de sensibilités pétries de culture catholique, de clercs européens plongés dans un ailleurs asiatique qu'ils observent, jaugent et cherchent à transformer par le biais de leurs élèves. L'éducation qu'ils dispensent, les méthodes qu'ils emploient reflètent à la fois l'image d'eux-mêmes, assurés de la supériorité de leur religion et de leur culture (au moins jusque dans les

3. Sur ces problèmes, voir Léna SOLER, *Introduction à l'épistémologie*, « Quelques rudiments d'épistémologie de l'histoire », chap.II, 3-4, p.41, Paris, Ellipses, nouvelle édition, 2009.

4. Philippe BOUTRY, *Prêtres et paroisses au pays du Curé d'Ars*, Paris, Cerf, 1986, p.12.

années 1960) et ce qu'ils voient ou croient voir en l'autre, l'indigène. Assurés de la supériorité de leur culture, certes, mais également en désaccord avec ce qu'elle est devenue depuis la Révolution, les missionnaires français ne se bornent pas à apporter en Asie les lumières de l'Évangile : ils poursuivent le rêve d'une Église vraiment universelle, détachée des préjugés nationalistes, préservée du rationalisme. Implanté sur une île, tournant le dos à la ville, vivant en autarcie, le Collège général voulait-il préfigurer la cité de Dieu, où les distinctions ethniques sont abolies, où l'on parle latin, la langue de l'Église par excellence, où l'on privilégie l'esprit sur le corps, cité idéale sans conflit ?

Il me semble que l'on pourrait affirmer, après Erwin Panofsky, qu'il en va d'un séminaire comme de l'art gothique : tout y est, de l'agencement des bâtiments aux règles de vie les plus subtiles, le fruit et l'expression d'une pensée, d'une vision du monde et d'un projet⁵. Indissociables de l'institution et de ses rouages sont les représentations latentes ou manifestes, les convictions et les opinions qui les animent et leur donnent un sens. Quel était donc ce projet ? Au-delà des connaissances livresques, c'est la personne entière de l'indigène que le dispositif éducatif voudrait remodeler. L'étude du Collège général permet d'observer, années après années, la mise en œuvre théorique et pratique de ce projet éducatif total, visant à transférer aux séminaristes asiatiques un habitus européen singulier, celui du bon missionnaire, héritier notamment du catholicisme classique. Les codes et les normes comportementaux, l'imaginaire passant à travers les légendes dorées, les récits édifiants et les images pieuses, l'exemple des martyrs plongent les élèves dans un bain culturel qui participe, autant que les études, à leur transformation. Dans le cas du Collège général s'ajoute une dimension propre au catholicisme. Le prêtre indigène parfait est « surnaturel », c'est l'homme nouveau de la tradition paulinienne, détaché des contingences terrestres, hors-sol si j'ose dire. C'est pour cela qu'il me paraît pertinent de le considérer comme une idéalisation. Idéale en effet est la figure de ce bon prêtre indigène vertueux, sacrificiel, plus vraiment Asiatique mais pas encore Européen, plutôt assimilé qu'acculturé, « romanisé », et même « centralisé », comme l'écrivait un missionnaire en 1918. Ce modèle de perfection, j'ai choisi de l'appeler, faisant allusion à une expression fréquente dans les écrits des missionnaires, *homo apostolicus*, appellation à considérer comme un « type idéal » au sens wébérien, tissu de représentations au moyen duquel nous nous efforçons de saisir un phénomène historique.

Tout compte fait, je crois pouvoir conclure au succès, au moins partiel, du projet éducatif des professeurs du Collège général. Les nombreux prêtres et évêques sortis du Collège correspondaient bien, me semble-t-il, au prototype du bon prêtre indigène et c'est en eux qu'il a survécu quelque temps, après les réformes du concile de Vatican II et le départ des missionnaires français. Pourquoi alors parler de succès partiel ? Car l'historien n'a

5. Erwin PANOFSKY, *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Minuit, 1967.

pas accès à la vie réelle de son objet, même si tous ses efforts tendent à la révéler; il demeure comme suspendu à la surface des choses. Comment savoir en effet jusqu'à quelles profondeurs cette éducation a pénétré, quels ajustements intimes elle a exigé, quels clivages elle a causés dans les consciences de ces clercs indigènes, « demi-Européens », selon l'expression d'un missionnaire. On touche là aux limites mêmes de ce travail, celles que lui imposent ses sources. D'abord, parce que celles-ci ne permettent que rarement d'accéder à la subjectivité, au for intérieur des individus. On s'épanche assez peu dans ce milieu d'ecclésiastiques : pudeur, culture du secret, expérience tirée des périodes de persécutions ? De la ferveur, des élans intérieurs, des transports de piété, des enthousiasmes ou, au contraire, de l'indifférence, des calculs, des conflits intérieurs, je n'ai qu'une connaissance indirecte. L'historien reste souvent prisonnier du point de vue des missionnaires ; des élèves, il ne voit que ce qu'ils en montrent, ne sait que ce qu'ils en disent. Peu de regards extérieurs non plus. Ceux des Européens vivant à Penang, employés de l'administration britannique, marins que côtoyaient les missionnaires durant les longs mois de traversée, planteurs d'hévéas, pasteurs protestants, frères des écoles chrétiennes et dames de Saint-Maur, nombreux sur l'île ; ceux enfin des populations locales, Eurasiens, commerçants et hommes d'affaires chinois, Malais musulmans. Vaste champ de recherches ouvert aux historiens !



Implantations des premiers vicariats apostoliques
 au XVII^e siècle : le Siam, le Tonkin, la Cochinchine, la Chine.
 En pointillé les limites des premier et deuxième vicariats apostoliques
 (1659 et 1680) de M^{gr} Pallu, des Missions Étrangères de Paris.

Carte tirée de l'ouvrage :
 Dom Guy-Marie OURY,
M^{gr} François Pallu ou les missions étrangères en Asie au XVII^e siècle
 Paris, Éditions France-Empire, 1985, p. 204

Avertissement au lecteur

L'usage de quelques toponymes exige une mise au point préliminaire. On comprendra ainsi pourquoi il nous a paru plus simple d'avoir recours à un terme générique, « Vietnam », (à la place de Cochinchine, Annam ou Tonkin) ou Thaïlande (au lieu de Siam), bien conscient que cela pourrait dans certains cas paraître anachronique. Grosso modo, au Vietnam, depuis le ^{xvii}^e siècle, l'Église catholique a attribué ses propres dénominations aux nouveaux diocèses missionnaires dits « vicariats apostoliques ». Elle les a formées sur des noms préexistants, Tonkin au nord, Cochinchine au sud. Le mot Annam (région de Hué, au centre) désigna un temps l'ensemble du pays « pacifié » par la Chine impériale au ^{vii}^e siècle ; il tomba en désuétude après la fin de la colonisation chinoise. Pour les missionnaires, il n'y eut jamais de vicariat apostolique d'Annam ; cette province, incluse dans la Cochinchine, en constituait le Nord. En revanche, les citations mentionnent abondamment les vicariats apostoliques du Tonkin et ceux de Cochinchine ; ces derniers furent subdivisés au cours du ^{xix}^e siècle en « Haute » et « Basse », puis « Orientale » (Binh-Dinh) et « Septentrionale » (Huê) ; mais certains documents appellent l'Orientale « Moyenne » ! À partir de 1862 et du premier traité de Saigon commença la colonisation française. Les provinces du sud devinrent progressivement une colonie à part entière, dénommée Cochinchine. En 1863, le Cambodge reçut le statut de protectorat, de même qu'entre 1882 et 1884, le Tonkin et l'Annam dont le nom fut remis au goût du jour par l'administration coloniale. Mais les missionnaires conservèrent à cette région son vicariat apostolique, de sorte que les cartes coloniales et ecclésiastiques ne coïncidaient pas. Ainsi, à côté du nom des séminaristes de la région de Huê, par exemple, les registres d'entrée au séminaire de Penang portent-ils, selon les époques, la mention « Cochinchine », « Basse Cochinchine » ou encore « Cochinchine Septentrionale ». Or, pour l'administration coloniale, ces élèves étaient originaires du Protectorat d'Annam et non de la colonie de Cochinchine... Par ailleurs, le Cambodge et le Laos, formant d'abord une « Cochinchine Occidentale », en furent distingués après 1850. Dans la terminologie coloniale, le terme « Indochine », expression abrégée de l'« Union Indochinoise » (créée en 1887), désignait quant à lui la colonie de Cochinchine et les deux protectorats d'Annam et du Tonkin, augmentés de ceux du Cambodge et du Laos. À l'époque contemporaine, le mot « Vietnam » ne fut utilisé qu'à partir de 1949 pour désigner un État associé à l'Union française (créée en 1946 et regroupant les pays de l'ancien Empire colonial français). Il convient de parler, après la partition en 1954, de Nord-Vietnam et de Sud-Vietnam.

Enfin, nos sources utilisent, pour certaines régions, l'orthographe des transcriptions encore en usage au XIX^e siècle ; ainsi, le nom du Sichuan, (Chine) est-il orthographié « Setchuan », « Set-Chuan », ou encore « Se Tchoan ». Nous avons toujours conservé l'orthographe d'origine dans les citations, mais avons opté, dans notre texte, pour « Sichuan », transcription pinyin en vigueur.

PREMIÈRE PARTIE

**HISTOIRE D'UN INSTITUT MISSIONNAIRE
EN ASIE**



Penang et Georgetown, le détroit de Malacca, la presqu'île malaise, Birmanie, Siam, Union Indochinoise et golfe du Tonkin. Carte de l'époque coloniale extraite du livre de Paul DESTOMBES publié à Hong-Kong en 1930 (voir bibliographie). Les missions sont indiquées par une croix.

1

Les origines du Collège général (1664-1807)

L'histoire et l'existence mêmes du Collège général sont étroitement mêlées aux fins premières de la société des Missions Étrangères de Paris¹. Dès l'envoi en Asie des premiers vicaires apostoliques, au milieu du xvii^e siècle, Rome, publiant des Instructions aux missionnaires, leur avait fixé un but, qui figure dans l'article 1^{er} du Règlement de la Société parisienne : « Former dans chaque pays un clergé et un ordre hiérarchique tel que Jésus et les apôtres l'ont établi dans l'Église². » Réagissant contre les pratiques des missions au cours du siècle précédent, Innocent XI fit à François Pallu cette déclaration : « Sachez-le bien, il nous sera plus agréable d'apprendre l'ordination sacerdotale d'un seul prêtre indigène que le baptême de 50 000 païens. »

La Thaïlande

En 1664, lors d'une assemblée générale mémorable, François Pallu et Pierre Lambert de la Motte³ arrêtaient donc la création d'un séminaire, qu'ils choisirent d'installer à « Juthia » (actuellement Ayutthaya). Capitale du royaume de Thaïlande (Siam), pays où régnait la tolérance religieuse, cette cité cosmopolite, bordée par la Ménam, était bien reliée aux routes

1. *Nota bene*. Les notes de bas de page ont été réduites autant que possible afin de faciliter la lecture. Pour les références des sources, seuls figurent donc la mention AME (Archives des Missions Étrangères), le nom de l'auteur et la date. Lorsque plusieurs citations consécutives ont la même origine, la référence n'est pas répétée. On voudra bien se reporter à la thèse, disponible en ligne à l'Université Lumière-Lyon 2 et communicable par la bibliothèque des Missions Étrangères de Paris, pour consulter dans le détail tout l'appareil d'érudition (bibliographie complète, références précises des sources).

2. *Monita ad Missionarios*, Instructions aux Missionnaires de la S. Congrégation de la Propagande, rédigées en 1665, 1^{re} édition 1893, première traduction française en 1920, réédition par les Archives des Missions Étrangères, Paris, 2000.

3. François Pallu, 1626-1684 & Pierre Lambert de la Motte, 1624-1679.

commerciales anglaises et hollandaises vers le sud du Vietnam (la Cochinchine), les Philippines et le Japon⁴. Le séminaire aurait une double fonction : ce serait un collège pour l'instruction du clergé indigène et une école d'application où les nouveaux missionnaires, en route vers leur destination, feraient halte pour étudier la langue ainsi que les us et coutumes de leur futur champ d'action. Accédant à la requête que Lambert de la Motte lui avait adressée le 25 mai 1665, le roi Phra-Naraï – monté sur le trône en 1656 grâce à l'appui armé des résidents étrangers d'Ayutthaya et notamment de Portugais qui l'aidèrent à renverser son oncle et prédécesseur Sirusuthammaraja –, fit don aux missionnaires d'un grand terrain attenant au Ménam, dans un quartier appelé Ban-plahet. Il souhaita, de plus, qu'on initiât dix de ses sujets aux connaissances européennes. Les débuts furent modestes. Mais, dès 1666, les missionnaires et leurs élèves s'installaient dans un bâtiment de deux étages, comprenant des chambres et une chapelle, le tout dédié à Saint-Joseph. Arrivé en Thaïlande cette même année, Louis Laneau fut chargé d'enseigner la théologie. Ses élèves, originaires de Goa ou de Macao, vinrent par la suite du Vietnam. Cette diversité géographique valut au Collège l'épithète « général ».

Les premières ordinations sacerdotales

À partir de 1668, les premières ordinations sacerdotales eurent lieu, dont celle de François Pérez. D'un père originaire de Manille et d'une mère thaïlandaise, il fut créé vicaire apostolique de Cochinchine en 1689 : cette brillante carrière ecclésiastique illustre parfaitement l'objectif assigné au Collège général. En octobre 1675, Louis Laneau, nommé deux ans plus tôt vicaire apostolique de Siam, reçut le titre de supérieur du « séminaire des cochinchinois », en vertu d'un bref de Clément XIII. Le préfet des études, Pierre Langlois⁵, était aidé dans sa tâche par un Père franciscain et un catéchiste laïc. Il y avait alors deux sections, un grand et un petit séminaire comptant une trentaine d'élèves chacun. Le 26 mars 1678, la *Propaganda Fide* attribua au Collège général une allocation renouvelable de 1 200 écus romains. À cette date, les élèves, majoritairement siamois, venaient aussi du Japon, de Chine, du Vietnam, de Malaisie, et d'Inde. Les missionnaires étudiaient obligatoirement la langue de l'un ou l'autre de ces pays ; Pierre Langlois, par exemple, composa un dictionnaire, puis une grammaire cochinchinoise. On fit même venir un maître qui connaissait le pali, afin d'enseigner aux étudiants les textes sacrés des bouddhistes. En 1680, l'afflux d'élèves de toutes origines était tel qu'il devint nécessaire de transférer le Collège général à Mahapram, non loin d'Ayutthaya, dans un nouveau bâtiment, plus vaste et dédié aux

4. Robert COSTET, *Siam, Laos, Histoire de la mission*, coll. Études et documents, Archives des Missions Étrangères, Paris, réédition en 2002.

5. Louis Laneau, 1637-1696. Pierre Langlois, 1640-1700.

Saints-Anges. Antoine Pascot, qui succédait à Pierre Langlois (parti au Vietnam, il mourut en martyr à Huê en 1700), décida que le latin serait désormais la langue véhiculaire du Collège général.

Un latiniste siamois reçu en Sorbonne

En 1685, l'abbé François de Choisy, membre avec Alexandre de Chaumont de l'ambassade envoyée au roi de Siam par Louis XIV, reçut en audience les élèves et leurs professeurs. Quatre discours, en thaïlandais, en vietnamien, en français et en latin, furent adressés par des élèves aux représentants du roi de France. Très impressionné, l'abbé de Choisy évoque cette rencontre dans son journal de voyage. Or, le roi de Siam avait décidé l'envoi d'une ambassade en France. Un élève siamois, A. Pinto, qui avait été remarqué par les ambassadeurs français, fut désigné pour présenter au roi une thèse théologique en latin. La soutenance publique en Sorbonne rencontra un si vif succès que quelques mois plus tard, A. Pinto soutint la même thèse à Rome devant Innocent XI, qui lui accorda une dispense, afin qu'il pût être ordonné prêtre avant l'âge requis. La preuve était faite, avec éclat, qu'il était possible de préparer les Orientaux au sacerdoce, contrairement à ce que d'aucuns prétendaient encore.

En 1686, le gouvernement du roi de Siam, souhaitant le retour des séminaristes à Ayutthaya, y fit construire à grands frais un nouveau bâtiment et pourvut les soixante-neuf élèves de bourses d'études. Mais une révolution de palais éclata en 1688. Après la mort du roi et le départ de la garnison française, les Européens furent pourchassés. Louis Laneau et ses missionnaires, emprisonnés à Lacomban avec la moitié de leurs élèves, les autres s'étant dispersés, subirent des conditions de détention d'une dureté extrême, mêlés aux prisonniers de droit commun. En août 1690, tous furent libérés et autorisés à occuper une île marécageuse, où plusieurs d'entre eux contractèrent des fièvres mortelles. Un an plus tard, le Séminaire Saint-Joseph leur était restitué, mais les cours reprirent finalement à Mahapram. Il y avait alors vingt-cinq élèves. Louis Laneau était secondé par Alexandre Pocquet. Ce dernier rédigea le premier règlement du Collège et renforça le niveau des études de philosophie, de théologie, en recommandant toutefois d'éviter d'inutiles abstractions. On utilisait le catéchisme historique de Fleury; en plus de la Bible et de l'Imitation de Jésus Christ, on étudiait à la fois les auteurs chrétiens – Saint Augustin et Saint Anselme, Saint Jérôme et Saint Bernard, le Cardinal Bona – et les classiques profanes, César, Virgile, Horace, Quinte-Curce et surtout Térence. On apprenait aussi le chant, la liturgie et les sciences naturelles. Cependant, Alexandre Pocquet se vit reprocher une discrète inclination pour le jansénisme, de sorte qu'en 1698, il quitta définitivement la Thaïlande pour Paris. En 1706, le Collège comptait 48 élèves. Mais les pensions promises par les protecteurs français n'arrivaient pas, l'argent étant acheminé par les navires anglais ou hollandais, pays avec lesquels la

France était souvent en guerre ; ou bien il stagnait à la procure de Pondichéry ou à celle de Canton. Le nouveau vicaire apostolique de Siam, Louis Champion de Cicé⁶ (évêque de Sabule⁷) dut se résoudre à fermer temporairement l'établissement, criblé de dettes. Or, en 1713, une vingtaine de séminaristes chassés du Vietnam par les persécutions vinrent se réfugier en Thaïlande, avec leur vicaire apostolique, Jacques de Bourges. Le Collège rouvrit et s'installa une nouvelle fois à Mahapram. Un jeune pédagogue, André Roost, fut envoyé de Paris. Il transforma le Collège général, rédigea un nouveau règlement mieux adapté aux élèves, évitant les punitions trop sévères, instaurant une distribution solennelle des prix à la fin de l'année. Les élèves affluèrent à nouveau, de Chine en particulier. Le bâtiment fut agrandi, dans un style mêlant l'architecture européenne et indienne.

Les adieux au Siam

À partir de 1730, le Collège connut de nouvelles vicissitudes. Ballotté entre Mahapram et Ayutthaya, au gré des changements de vicaires apostoliques, traversant de brèves périodes de persécutions siamoises, il subit les invasions birmanes, à partir de 1760. À cette époque, sous les supérieurs de Pierre Kerhervé, puis de Jean-Baptiste Artaud, les missionnaires éduquaient une trentaine d'élèves. En avril 1766, Ayutthaya fut assiégée, puis mise à sac.

Auparavant, dès novembre 1665, le Collège avait quitté cette capitale pour Hondat (Iatsen), petite île des côtes du Cambodge, à l'extrémité du royaume de Siam, où il s'était reconstitué, mais dans un dénuement complet, sous la direction de Pierre Pigneau⁸. La situation ne cessant de se dégrader, les missionnaires décidèrent finalement de partir pour l'Inde avec leurs élèves ; ils y accostèrent en avril 1770, après avoir fait naufrage.

6. Antoine Pascot, 1646-1689. Alexandre Pocquet, 1655-1734. Louis Champion de Cicé, 1648-1727.

7. « À la différence de l'ordinaire des anciennes Églises (avec leurs évêques résidentiels) les vicaires apostoliques, évêques des terres de mission, reçoivent au moment de leur nomination un double bref qui leur attribue comme église titulaire un siège épiscopal disparu (*in partibus infidelium*) et leur confie un territoire précis sur lequel s'applique leur juridiction. Ils n'ont donc pas toutes les prérogatives des évêques résidentiels, quand bien même ils sont revêtus du "caractère épiscopal" car ils sont considérés comme les représentants de la papauté. », Claude PRUDHOMME, *Centralité romaine et frontières missionnaires*, Mélanges de l'École française de Rome, MEFRIM t. 109-1997-2, p. 490.

8. Jacques de Bourges, 1630-1714. André Roost, ?-1729. Pierre Kerhervé, 1725-1766 et J.-B. Artaud, ?-1769. Pierre Pigneau, 1741-1799.

Départ pour l'Inde

Provisoirement hébergé par la procure de Pondichéry, le Collège s'établit à partir de 1771 à Virampatnam, dans un bâtiment spécialement conçu pour lui. Il y avait alors une quarantaine d'élèves⁹. Durant les années qui suivirent, les supérieurs successifs s'employèrent à stabiliser le Collège général, et à conforter sa position. Souvent, une fois leurs études achevées, au lieu de se mettre au service des vicaires apostoliques, les élèves rentraient dans les ordres religieux qui les accueillaient volontiers. Un décret de Clément XIV le leur interdit dès 1771. François Pottier (évêque d'Agathopolis), vicaire apostolique au Sichuan, région de Chine d'où provenait désormais la majorité des élèves, préconisa de réorganiser le Collège, en créant un corps de missionnaires enseignants nommés à vie. Le 10 mai 1775, un Bref de Pie VI plaçait le Collège de Virampatnam sous la protection spéciale du Saint-Siège. Malgré cette faveur, le nombre des élèves se mit à décliner régulièrement, car le bref de Pie VI incitait également les vicaires apostoliques à ouvrir des séminaires particuliers dans leurs missions, épargnant ainsi aux élèves qui, par ailleurs, supportaient difficilement le climat de l'Inde, de coûteux et périlleux voyages. En février 1782, Pierre Magny, supérieur du Collège depuis 1778, reçut de Paris l'ordre de renvoyer à Macao les cinq derniers élèves chinois et de fermer, provisoirement, le Collège de Virampatnam.

Rouvrir le Collège général

Un an après la fermeture du Collège général, le procureur des Missions Étrangères à Macao, Claude Letondal, commença à militer sans relâche en faveur de sa réouverture, convaincu de son utilité. Ses fonctions de procureur lui permettaient d'avoir une vue d'ensemble, n'étant pas attaché à une mission en particulier, dont il eût défendu les intérêts. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles sa volonté de rétablir un Collège général n'était pas unanimement partagée. Plusieurs vicaires apostoliques jugeaient, au contraire, cette institution trop dispendieuse et même superflue. Le voyage des élèves loin de leur mission d'origine et leur entretien durant le temps des études coûtaient cher. De plus, les missions avaient leurs propres séminaires, qui suffisaient à la formation du clergé local. De tels arguments furent régulièrement repris, tout au long de l'histoire du Collège général, par ses détracteurs. Cependant, à cause des persécutions religieuses antichrétiennes, il arrivait que les vicaires apostoliques dussent déplacer leurs écoles ; à qui confier, en ce cas, les élèves ? C'est pourquoi Claude Letondal reçut le soutien de vicaires apostoliques qui avaient dû,

9. Il existe une description détaillée de ce collège dans *Viaggio alle Indie Orientali*, da fra Paolo di S. Bartolomeo Carmelitano Scalzo, in 4° Roma, Fulgoni, 1796.

comme Jacques Longer (évêque de Gortyne), au nord du Vietnam (Tonkin), fermer momentanément leurs séminaires locaux. Il importait donc d'établir le nouveau Collège général dans une région sûre.

Claude Letondal et l'hypothèse de Manille

Depuis le début du XVIII^e siècle, dès les premières tribulations siamoises, l'éventualité de Manille avait été considérée sous un jour favorable. Sous contrôle espagnol, Manille était catholique. Claude Letondal s'y rendit par deux fois, pour sonder les intentions des autorités espagnoles mais aussi, en 1798, pour glaner l'aide financière dont la Révolution, en France, venait de priver les missions. Il ne tint aucun compte de l'opinion adverse qu'avaient exprimée certains de ses confrères, comme le coadjuteur du vicaire apostolique du Sichuan, M^{gr} de Saint-Martin¹⁰ (évêque de Caradre). Mais il fallait, pour rouvrir le Collège général à Manille, obtenir l'assentiment du roi d'Espagne. En 1802, alors qu'il se trouvait à Mexico, Letondal écrivit au nonce apostolique à Madrid, afin qu'il appuyât les démarches entreprises auprès de Charles IV. Le cardinal Stefano Borgia, préfet de la *Propaganda Fide*, émit les plus sérieuses réserves sur l'issue des négociations qu'à la demande des Missions Étrangères, il avait engagées avec Madrid au sujet de l'installation du Collège à Manille. Sans désespérer pour autant, Claude Letondal demandait au gouvernement de Manille l'autorisation d'ouvrir « un hospice pour une quarantaine des étudiants les plus avancés qui sont dans nos petits collèges des missions. » Le 24 décembre 1805, le gouverneur de Manille fit prendre copie des délibérations et les adressa à la Cour d'Espagne, assorties d'un avis favorable. Mais la résolution ultime ne pouvait venir que de Madrid. En 1807, la cour d'Espagne ne s'était toujours pas prononcée. Face aux lenteurs de l'administration espagnole, d'autres possibilités avaient été recherchées et l'on avait suggéré d'implanter le Collège général dans une possession récente de la couronne britannique : l'île de Penang.

10. François Pottier, 1726-1792. Pierre Magny, 1748-1822. Jacques Longer, 1752-1831. Jean de Saint-Martin, 1743-1801.

2

Penang, refondation et croissance (1808-1894)

Que l'on ait pensé à Penang pour rétablir le Collège général s'explique par diverses circonstances. L'île est située à trois kilomètres du continent, à l'entrée du détroit de Malacca, entre Sumatra et les côtes occidentales de la Malaisie. C'est une situation avantageuse, au carrefour des routes maritimes conduisant vers l'Inde à l'ouest, vers l'Asie orientale et l'Indonésie au sud-est, jusqu'à la mer de Chine. Par la terre, une fois abordées les côtes de la péninsule Malaise, les routes, assez bien connues des missionnaires, mènent jusqu'au Vietnam. Cette position géographique, facilitant les communications, rendait Penang commodément accessible à la plupart des missions d'Asie. En cas de persécution religieuse, on pouvait aisément utiliser l'île comme base de repli, d'autant plus qu'elle était durablement pacifiée: « Ce pays, écrit Adrien Launay, qui devait prendre un si grand développement commercial et catholique, avait été quelques années auparavant donné par le roitelet de Quédah à l'Anglais Light qui avait épousé sa fille. En 1786, l'Angleterre l'obtint. »

Une possession anglaise : Francis Light et la Compagnie anglaise des Indes orientales

Depuis août 1786, l'île, alors pratiquement déserte, était occupée par l'Angleterre. Mais l'East India Company l'avait en réalité arrachée au sultan de Kedah. Ce dernier avait eu besoin de l'assistance des Anglais dans un conflit qui l'opposait aux Bugis, peuple de navigateurs et de mercenaires originaires des Célèbes. Venus de l'archipel, ils s'étaient implantés sur la péninsule malaise, dans les régions du Selangor et de Pérak, gênant l'exploitation de l'étain, commencée par les Hollandais au ^{xvii}e siècle. Les Anglais, quant à eux, en guerre navale contre la France depuis l'Indépendance américaine, cherchaient une base de réparation et de carénage sur la côte orientale du golfe du Bengale. À la suite, semble-t-il, d'un malentendu, un ancien capitaine de la Compagnie anglaise,

Francis Light, rompit les négociations et obtint l'île, sans promettre l'aide de l'Angleterre au Sultan¹¹. En 1795, les Anglais prirent Malacca, délogeant les Hollandais – les Provinces-Unies étaient alors devenues une république satellite de la France –, étape décisive vers la signature d'un traité de paix avec le sultan de Kedah qui cédait, pour plus d'un siècle, Penang et la Province Welleslay à l'East India Company. En 1800, les Anglais se firent attribuer, en plus de leur possession de Penang, une annexe sur la côte. C'est ainsi que la Compagnie anglaise des Indes orientales devint le principal interlocuteur des Missions Étrangères dans cette région.

Les précurseurs français

Or, il y avait des missionnaires français à Penang depuis la fin du XVIII^e siècle. Antoine Garnault, fuyant l'invasion birmane du Siam, s'était établi à Kedah, d'où il avait fait la courte traversée pour Penang, dans le sillage des Anglais, dès 1786, avec ses paroissiens. Lorsque mourut M^{gr} Coudé, vicaire apostolique du Siam, il ne restait plus que deux missionnaires dans ce vicariat, qui comprenait, en plus du royaume de Siam, la péninsule malaise jusqu'à Malacca. Garnault fut désigné pour lui succéder (au siège de Mételopolis).

Antoine Garnault

Son action fut importante. Il bénéficia de l'excellent accueil des autorités britanniques, probablement désireuses d'attirer dans l'île une population de qualité, d'origine européenne, sans s'arrêter aux désaccords politiques ou religieux franco-britanniques, qui paraissent n'avoir valu que pour les métropoles. Le gouverneur lui donna une maison qui tint lieu d'église; puis il lui offrit la traversée vers Madras pour son ordination épiscopale, qui eut lieu le 15 avril 1787 à Pondichéry, des mains de M^{gr} Champenois (évêque de Dolicha). Le nouveau vicaire épiscopal évoquait déjà en 1787, la formation d'un collège pour y former un clergé indigène. La situation de Penang lui convenait bien :

« Il n'y a pas beaucoup de chrétiens. Est-ce pour trouver des chrétiens tout faits qu'on va en mission dans les pays infidèles ? Pouvez-vous prendre sur vous de faire perdre à ce peuple les secours envoyés par Dieu auxquels ils ont droit à divers titres. J'ai un nouvel établissement dans une île voisine de Quédah; son

11. Voir Claude GUILLOT, « À propos de François Albrand (1804-1867) et de son dictionnaire malais; les Missions Étrangères de Paris et la langue malaise au début du XIX^e siècle », *Archipel*, n° 54, p. 153-172, Paris, 1997.

nom est Pulo-Pinang. Elle me donne une grande ouverture pour la communication avec les lieux voisins, Malaque, etc., et pour la propagation de la foi dans les divers pays dont les habitants viennent commercer, et attirent nos chrétiens chez eux¹². »

Garnault était secondé par un prêtre chinois, Pierre Lai qui, fuyant la Chine, l'avait accompagné, au retour de son sacre épiscopal à Pondichéry : « Je suis grâce à Dieu arrivé à Pulo Pinang le 19 août avec le prêtre Chinois Pierre-Marie Lai que nous nommons tous ici à présent Joseph Li¹³. » Dès 1787, il reçut en renfort les missionnaires qu'il réclamait, envoyés par Paris¹⁴.

Des renforts parisiens : Michel Pierre Rectenwald

L'un d'entre eux, Michel Pierre Rectenwald, futur supérieur du Collège général, fut nommé curé du premier lieu de culte catholique de l'île, l'église de l'Assomption, construite par M^{gr} Garnault, bâtiment qui existe toujours. Secondé par Jean Escodéca de la Boissonnade¹⁵, il avait la charge d'une communauté estimée à 850 catholiques, qui vivaient sur la côte, entre Merguy et Kedah. Il fut également chargé d'évangéliser les autres habitants. Or, dans cette population, l'islam était prépondérant¹⁶, et les conversions s'avérèrent quasi-impossibles :

« En outre, écrivait M^{gr} Garnault, si vous pouviez me procurer quelque livre qui me donne des connaissances détaillées et circonstanciées de la religion mahométane. J'ai rencontré un Anglais qui m'en parlait savamment. Je voudrais bien avoir des livres tels que ceux qui l'ont si bien instruit¹⁷. »

Il entreprit donc, avec quelque succès, si l'on en croit Adrien Launay, de convertir les habitants de l'île, mais essentiellement les Européens, les Anglais et quelques protestants hollandais qui auraient abjuré. Il fonda deux institutions : un couvent, dirigé par une veuve, où entrèrent quelques

12. AME, M^{gr} Garnault à M. Descouvrières, Pondichéry, 13 mars 1787.

13. AME, M^{gr} Garnault à Claude Letondal, 22 août 1787. Cette lettre contient une liste d'objets que le prélat réclame, objets culturels, missels, mais aussi du papier, des chaises, de la toile violette pour sa soutane et des aliments, café, thé, sucre, vin. Elle évoque aussi le cas de deux fusils, en dépôt chez le gouverneur de Penang. Destinés à être offerts aux princes siamois, ce à quoi il répugne ; ils ont été vus par ces derniers et le prélat craint d'être accusé de détournement !

14. MM. Cavé, Florens, Grillet, Rabeau et Rectenwald.

15. Antoine Garnault, 1745-1810. Joseph Coudé, 1750-1785 (évêque de Rhési). Nicolas Champenois, 1734-1810. Jean Escodéca de la Boissonnade, 1761-1836.

16. Il convient de distinguer les Malaisiens, habitants de la Malaisie, des Malais, groupe ethnique musulman.

17. AME, 22 mai 1783.

jeunes filles européennes, observant la règle des Amantes de la croix¹⁸ que M^{gr} Garnault avait connue à Bangkok, et un petit séminaire, qu'il appelait son « petit collège ». Les religieuses étudiaient la langue malaise, afin de pouvoir enseigner le catéchisme aux populations locales; en 1801, le couvent comptait une vingtaine de personnes, religieuses et élèves. Au petit collège, on instruisait exclusivement les enfants dont il semblait possible de faire des prêtres convenables. L'installation était assez rudimentaire et les moyens manquaient, les livres et les traductions en particulier. En 1740, à Mahapram, Pierre-Antoine Lacerre se plaignait déjà des méfaits du recopiage sur la santé de ses élèves :

« Nos pauvres écoliers se gâtent la poitrine à écrire chaque jour leur grammaire et leur catéchisme historique. Je souhaiterais de tout mon cœur qu'on voulût faire la dépense de faire imprimer ces deux ouvrages; voilà ce que j'appellerois une bonne œuvre. »

La nécessité d'avoir une imprimerie s'est donc fait sentir très tôt et revient fréquemment dans la correspondance des missionnaires. En 1788, M^{gr} Garnault arrivait à ses fins. Il fit imprimer un alphabet latin/siamois et rédigea un catéchisme qu'il imprima lui-même sur une presse envoyée de France. Dès 1788, M^{gr} Garnault parvint tout de même à ordonner l'un de ses élèves, Pascal Khang, suivi par un autre, Raphaël, en 1791. Tel était le principe même de la méthode des Missions Étrangères: implanter le christianisme en ouvrant des écoles, des couvents et des séminaires chargés d'instruire des jeunes gens et constituer ainsi un clergé indigène.

Penang ou Manille ?

Tandis qu'Antoine Garnault se colletait avec ces difficultés, la controverse, portant à la fois sur la nécessité de rouvrir le Collège général et sur le choix de Penang pour l'abriter, battait son plein. Claude Letondal militait pour Manille après avoir, brièvement, suggéré Malacca qui était encore, mais pour peu de temps, aux mains des Hollandais.

18. La congrégation des Amantes de la croix a été fondée par Lambert de la Motte en octobre 1667. Les religieuses, toutes autochtones, prononcent des vœux. Elles ont pour première vocation de prier pour la conversion des païens. Elles doivent aussi prendre soin des femmes et des jeunes filles malades, instruire les jeunes filles, baptiser les enfants en danger de mort. Cette congrégation, qui existe toujours, fit ses débuts en Thaïlande, puis se développa, au cours du XIX^e siècle, au Vietnam, au Japon et même en Amérique.

Garnault contre Letondal

M^{gr} Garnault se montra, paradoxalement, plutôt hostile à la transplantation du Collège général sur l'île de Penang. Plus encore, il ne semble pas avoir été immédiatement convaincu de l'utilité de cette institution pour l'ensemble des missions. En 1784, une vingtaine d'élèves venus du Vietnam, fuyant ce pays en proie à la guerre civile¹⁹, s'étaient réfugiés sous la conduite de Jacques Liot²⁰ à Chantabun, à la frontière du Cambodge, où l'on avait créé une école. Après leur départ, Garnault, qui n'était pas encore vicaire apostolique, avait eu l'idée de la maintenir, la confiant à Esprit Florens. Deux autres écoles furent ouvertes par la suite, à Takua-tung puis à Bangkok, où l'on regroupa l'ensemble des séminaristes, qui étaient 23 en 1802. Les élèves étudiaient sous la houlette de leurs aînés, pratique fréquente dans les écoles et les séminaires, qu'explique tout simplement le manque de missionnaires européens. Devenu vicaire apostolique, M^{gr} Garnault a-t-il craint que le Collège général, une fois installé à Penang, ne fit de l'ombre au séminaire qu'il avait fondé à Bangkok ? Cette institution aurait pu accueillir le Collège général ; mais la situation au Siam était-elle redevenue assez sûre²¹ ? N'avait-il pas aussi ouvert un petit séminaire à Penang même ? Il finit par se ranger du côté des partisans de la réouverture, mais proposa Kedah au lieu de Penang. À cette époque, Jean Escodeca de la Boissonade était devenu curé de l'église de l'Assomption de Penang, qu'il avait contribué à bâtir. Il fit savoir que les Anglais accorderaient toutes les aides nécessaires et les autorisations souhaitables en cas d'installation du Collège à Penang :

« Vous connaissez l'importance de la chrétienté de Pulo Pinang. On m'assura que non seulement on nous permettrait de faire ici quelques établissements comme magasins, mais qu'on nous donnerait le terrain que nous voudrions cultiver et qu'en cas que nous voudrions former un collège ou tout autre établissement public et utile, non seulement la Compagnie nous le permettrait mais même qu'elle nous y aiderait. Je proposais hier la chose aux principaux membres de la Compagnie entre lesquels est le ministre²² chez qui nous dinames, M. Rectenwald et moi, lequel est en même temps juge et trésorier de la Compagnie. Ce ministre est notre ami ; il fait préparer ses domestiques au nombre d'une quinzaine pour recevoir le baptême dans l'Église catholique. M. Rectenwald les enseigne en langue malaise. Dans la même maison, vit un monsieur Irlandais catholique qui a la super intendance des aromates. C'est notre bienfaiteur. »

19. Il s'agit de la guerre qui opposa les Tâi Son à Ngyên Anh, héritier de la dynastie des Ngyên de Huê. Ce dernier parvint, avec l'aide de M^{gr} Pigneau, vicaire apostolique qui lui procura l'appui de Louis XVI, à reconquérir petit à petit son empire. En 1801, il reprenait sa capitale, Huê, enlevée par les Tâi Son en 1775 : l'année suivante, il entra à Hanoï, unifiant pour la première fois le Vietnam. Il régna sous le nom de Gia Long.

20. Pierre-Antoine Lacerre, 1711-? Jacques Liot, 1751-1811.

21. Il fallut attendre 1833 et le règne de Rama III, pour que les missionnaires chrétiens soient de nouveau acceptés au royaume de Siam.

22. Ce « ministre » était le Major W. Farquhar, Lieutenant-Governor de l'île.

Letondal contre Garnault

Mais Claude Letondal, alléguant que le climat de Penang était malsain (argument souvent repris par les détracteurs du Collège) et que la politique de l'Angleterre à l'égard des Missions Étrangères risquait de varier, n'en démordait pas : le Collège général serait mieux à Manille. Pendant ce temps, l'East India Company, déjà pressentie au sujet de l'ouverture d'un séminaire catholique français à Penang, acquiesçait définitivement en 1804. Cette même année, Jean Descouvrières, représentant des MEP à Rome, et à ce titre proche de la *Propaganda Fide*, écrivait : « Nous concevons que l'établissement de Pulo-Pinang peut devenir fort utile à nos missions, c'est peut-être Pinang qui conviendrait le mieux. » En 1807, la cour d'Espagne n'ayant toujours pas accordé son autorisation pour Manille, il fallut absolument chercher une autre destination. Aussi, Claude Letondal, qui avait entre-temps fait le choix de Michel Lolivier pour diriger le futur Collège, réunit-il à Macao un conseil composé du procureur de la Propagande, Marchini, du Père Louis-François Richenet, procureur des lazaristes, de Michel Lolivier et de prêtres des Missions Étrangères de passage à la procure. Il leur demanda solennellement de l'aider à faire le choix d'une résidence pour le Collège général : leur choix se porta sur l'île de Penang après bien des atermoiements. Bien que Manille fût considérée comme impropre, Claude Letondal y songeait parce qu'il aurait voulu, si l'on en croit Lolivier, diriger lui-même le futur Collège :

« Je désirerais bien que le plus tôt possible, ce collège fût établi d'une manière stable, parce que je crois que Claude Letondal fera son possible pour se faire transporter à Manille, vu qu'il désireroit le conduire lui-même. »

Quant à Kedah, où M^{gr} Garnault pensait à installer le Collège, il ne fallait pas y songer :

« Tout le monde dit icy qu'on ne peut placer le collège à Quedah, vu le nombre de voleurs et les guerres fréquentes dans cet endroit. »

Le ralliement de Claude Letondal

Peu avant de céder à la pression des événements et de rallier Penang, Claude Letondal lui-même s'interrogeait encore ; car il avait bien conscience que l'installation à Manille n'était pas sans risques. Une lettre, adressée aux directeurs de Paris, juste après que le choix eut penché en faveur de Penang, en témoigne. Tout en rappelant que le projet manillois remontait au règne de Louis XVI, il ne se cachait pas l'existence de sérieux écueils. Les autorités civiles et religieuses n'offraient, aux Philippines, aucune garantie d'indépendance au futur Collège. Qui, par exemple, nommerait les professeurs : l'ordinaire du lieu ou les vicaires apostoli-

ques ? Pour Claude Letondal, cela ne fait aucun doute : « Les maîtres doivent donc être des missionnaires nommés par les évêques des missions. » Les autorités épiscopales locales accepteraient-elles, dans leur diocèse, un collège des Missions Étrangères presque souverain ; un lieu clos d'où les élèves, instruits exclusivement selon les vues des missionnaires français – sous le contrôle de l'évêque espagnol seulement pour ce qui touche à la doctrine –, ne sortiraient que pour se mettre au service des vicaires apostoliques, une fois leurs études achevées :

« Il est donc nécessaire qu'ils fassent un grand fond de piété solide et pour cela ils doivent vivre dans la retraite et le recueillement. S'ils sortaient pour aller suivre des classes au dehors, ils contracteraient des amitiés particulières et un bon nombre perdrait bientôt de vue les missions, tel prendrait le goût du monde et se marierait, tel autre se dégoûterait et serait soldat, plusieurs, poussés par la cupidité se feraient marchand. Enfin, comme nous ne faisons aucune pension à nos prêtres asiatiques, ceux qui finiraient le cours de leurs études et embrasseraient l'état ecclésiastique préféreraient pour la plupart rester aux Philippines où ils tâcheraient d'obtenir de bonnes cures²³. »

L'environnement européen, ecclésiastique ou non, constitue un réel danger pour les élèves : nous reviendrons sur ce thème, souvent repris dans les écrits des missionnaires français. La bonne volonté des Anglais se confirmant, tout plaidait en faveur de Penang. Ce premier épisode a été décrit par d'autres historiens des MEP, après Adrien Launay. Un article, publié par les Annales lors du centenaire du Collège en 1908, évoque rapidement les vicissitudes du Collège au Siam. Mais il omet la controverse sur la réouverture et les hésitations entre Manille et Penang : « Après différents essais infructueux, il [Claude Letondal] reçut l'offre de fixer le Collège général à Pinang. Il accepta avec joie. » Paul Destombes, pour sa part, dans son histoire du Collège publiée en 1934, examine les différentes hypothèses : Manille, Malacca, et même Pondichéry²⁴. Mais il n'interprète pas les antagonismes qui se manifestèrent à ce propos. La préférence opiniâtre de Claude Letondal pour Manille semble avoir eu pour cause principale la bonne impression que lui firent les Espagnols, lors de ses deux séjours. Insistons sur ce fait, probablement décisif : Manille était catholique, Penang, sous contrôle anglais, ne l'était pas. Que Letondal ait, par ailleurs, bénéficié de l'appui de Jacques Longer, vicaire apostolique du Tonkin occidental, et de celui de M^{gr} Labartette, vicaire apostolique de Cochinchine, n'est pas pour surprendre : ceux-ci avaient tout intérêt à ce que le futur Collège général fût aussi proche que possible de leurs vicariats, si l'on pense au coût du voyage. L'opposition de Garnault à toutes les propositions de Letondal pourrait bien relever d'une question de préséance, d'une rivalité implicite entre le vicaire apostolique du lieu et le

23. AME, Michel Lolivier, Penang, 1808.

24. Paul DESTOMBES (MEP), *Le Collège général de la Société des MEP, 1665-1932*, Hong-Kong, 1934.

procureur des Missions Étrangères, lequel finit par trancher. En définitive, les historiens des MEP reconnaissent tous à Claude Letondal le mérite de la refondation du Collège général et de son implantation sur l'île de Penang.

Les premiers élèves chinois

En décembre 1807, Michel Lolivier débarque à Penang avec ses cinq élèves chinois. Il avait passé les quinze années précédentes en Chine, à Hinghoa, dans la province du Fukien, région d'où il avait dû fuir précipitamment, à cause de persécutions antichrétiennes. Arrivé à Macao avec des élèves assez avancés dans leurs études, il avait participé au conseil qui, réuni par Claude Letondal, décida d'une terre d'asile pour le Collège général. Son expérience de professeur et sa disponibilité inopinée l'avaient fait choisir comme futur supérieur du Collège général. Les autorités de l'île lui ménagent un accueil bienveillant. Mais les commencements sont malaisés : « Les débuts ne sont pas très encourageants ; les élèves tombent malades ; Rectenwald ne paraît pas avoir sur tous les points les mêmes idées que le supérieur qui comptait sur lui, et qui se voit obligé de compter avec lui », écrit Adrien Launay. Michel Rectenwald en effet, avait une forte personnalité. Le voyage a été éprouvant. À Macao, pendant la traversée précédente, des ornements et des vases sacrés destinés au Collège ont été volés, le privant d'emblée de ses premiers biens, raconte-t-il :

« Pour de l'argent, je n'ai actuellement que 400 piastres. J'avais apporté des calices, des ornements d'église, mais dans le vaisseau, voulant célébrer la sainte messe, je n'ai rien trouvé. Cela avait été volé dans une barque de payens à Macao. On a volé aussi vingt et quelques pièces de nankin envoyées à votre grandeur. Pour les livres, nous en avons fort peu et encore la plupart si rongés des vers, que les écoliers sont obligés de les relire. »

Certes, les autorités anglaises ont réservé un bon accueil aux nouveaux venus, mais leurs conditions de vie sont tout de même spartiates : le gouverneur de l'île leur a prêté « deux maisons abandonnées par leur propriétaire qui a tout emporté sauf les colonnes en bambou et le toit en atap²⁵. » Mais les élèves chinois ne supportent pas le climat, et tombent malades :

« Voilà depuis 4 mois et plus que je suis à Pinang, où je me porte passablement, et mes écoliers fort mal, un d'eux surtout, entre autres maladies, est depuis quelques mois tout à fait impotent d'une jambe sans pouvoir se guérir, quoiqu'on ait déjà employé beaucoup de médecines. Leurs maladies viennent surtout de ce qu'icy il fait chaud en jour, et froid la nuit, et que la maison étant toute trouée, on ne peut guère se garantir du vent²⁶. »

25. Feuilles de palmiers.

26. AME, Lolivier à Chaumont, chez Thomas Coutts, London, Pinang, 30 août 1808.

De plus, les relations avec le vicaire apostolique, M^{gr} Garnault, ne sont pas bonnes. Ce dernier voudrait transférer le Collège général à Bangkok. Lolivier regimbe devant ce projet. De son côté, Claude Letondal persiste à balancer entre Manille et Penang. Mais des pirates écument les routes maritimes menant au Siam : ils sont même parvenus à prendre Macao, obligeant le procureur des Missions Étrangères à s'enfuir à son tour, avec sept élèves fraîchement arrivés du Sichuan, qu'il doit mettre à l'abri. Au début de 1809, il rejoint Michel Lolivier à Penang. Sa première impression est bonne, bien qu'il se méfie des Anglais, et le climat lui paraît sain :

« Je trouvai à Pinang la plus grande facilité du côté du gouvernement pour y établir notre collège, les représentants de l'Honorable Compagnie résidents à Canton m'avaient spécialement recommandé. Ayant demandé à M. le Gouverneur la permission de louer une maison, il nous en assigna une qui se trouvait désoccupée et appartient au gouvernement, où j'établis notre famille chrétienne, la pourvoyant des meubles nécessaires, je demandai aussi la permission d'aller passer quelques jours à la campagne avec nos jeunes gens, le gouvernement me dit d'aller où bon me semblait donnant à entendre que nous pourrions choisir le lieu qui nous plairait pour y faire notre collège. Pinang est sans contredit le lieu le plus commode de toutes les colonies européennes de l'Asie pour un Collège des missions si on l'envisage sous le rapport de la facilité de la communication, la chaleur n'y est pas telle qu'on pourrait le croire, il fait même froid sur le haut des montagnes²⁷. »

Cette appréciation sur le climat ne fait pas l'unanimité, bien au contraire ; en revanche, chacun s'accorde avec lui sur le coût très élevé de la vie à Penang : « J'ai trouvé tout bien cher à Pinang ; mais outre que l'argent peut s'y placer à un plus grand bénéfice, j'ai remarqué qu'il faut y profiter de certaines circonstances pour faire des provisions. »

Pulo Tikus : la fondation du Collège de Penang

L'installation du Collège s'améliore petit à petit. Le gouverneur anglais prête une autre maison, en ville. Le 20 novembre 1809, Michel Lolivier achète, pour 1 700 piastres, « une maison et un terrain de cinq orlongs et trois jambas », à une lieue de la capitale de l'île, Georgetown, dans un petit village plutôt misérable en bord de mer, appelé Pulo Tikus (l'île aux rats). Les prêtres des Missions Étrangères allaient y demeurer plus d'un siècle, jusqu'à leur départ définitif, après le concile de Vatican II. De son côté, Claude Letondal fait l'acquisition de quatre maisons en ville. Ce faisant, le procureur de Macao, en gestionnaire avisé, assurait au Collège

27. AME, Letondal (Pinang) à Chaumont (Londres), 10 décembre 1809.

un revenu fixe. Le statut du Collège se clarifiait concomitamment. M^{gr} Garnault abandonnait définitivement son projet de transfert du Collège à Bangkok et signait, le 16 juin 1809, l'autorisation de l'établir à Pinang. Il accordait les pouvoirs nécessaires au supérieur de la maison; le 4 mars 1810, il les confirmait et les renouvelait tous. Claude Letondal avait auparavant sollicité le séminaire de Paris, afin qu'il obtînt de Rome l'approbation du nouvel établissement, lui garantissant les privilèges nécessaires à son indépendance, notamment vis-à-vis du vicaire apostolique de Siam, lequel avait souhaité placer le Collège soit à Kedah, soit à Bangkok, et toujours sous sa juridiction! L'épineuse question des relations entre les vicaires apostoliques et les supérieurs du Collège était loin d'être réglée. La nomination du supérieur par la *Propaganda Fide*, via le séminaire de Paris, garantirait l'indépendance du Collège. Mais les vicaires apostoliques, plus proches et mieux informés sur les réalités locales, les difficultés quotidiennes, les inimitiés qui paralysent quelquefois l'action des missionnaires, sont mieux placés et pourront, en cas de besoin, réagir plus rapidement que les autorités parisiennes et romaines, a fortiori. La question du supériorat du Collège allait rester en suspens encore pendant quelques années. M^{gr} Garnault mourut à Chantabun. Son coadjuteur depuis octobre 1810, Esprit Florens, ancien supérieur du séminaire de Chantabun (charge qu'Arnaud Garnault lui avait confiée en 1786), prit sa succession. Esprit Florens avait fait ses études à Saint-Sulpice; ordonné en 1786, il arriva au Siam en 1788. C'était un homme d'avant la Révolution. M^{gr} Garnault, malade, n'avait pas eu le temps de lui conférer l'ordination épiscopale. Il la reçut des mains de M^{gr} Labartette²⁸, vicaire apostolique du Cambodge (évêque de Vérun), le 12 avril 1812. Cette même année, le nouveau vicaire apostolique du Siam se rendit à Penang, ne pouvant regagner directement le Siam à cause de la mousson; il en profita pour visiter le Collège général.

Le Collège en 1812 : précaire et insalubre

Les effectifs s'y élevaient alors à vingt élèves, dix-huit originaires du Sichuan et deux Cantonnaires. À cette date, le Collège n'est effectivement pas encore l'établissement « général », c'est-à-dire international, qu'il devint par la suite. Pourtant, les historiens des Missions Étrangères ont manifestement tenu à lui attribuer cette qualité propre dès le début de son installation en Malaisie; en hommage à son passé, mais aussi comme s'il s'agissait d'une vocation afin, sans doute, de récuser les controverses multiples et répétées qui se développèrent à ce sujet dans la Société. Le Collège n'ayant pas été constamment « général », sa légitimité se trouva régulièrement contestée par ses détracteurs. Les premières années furent difficiles. Plusieurs thèmes reviennent régulièrement dans les lettres en

28. Esprit Florens, 1762-1834. Jean Labartette, 1744-1823.

provenance de Penang : la précarité de l'installation, l'insalubrité du climat, la pauvreté des élèves mais aussi leur abnégation, les maladies, la corruption des populations environnantes (protestants, musulmans). Elles présentent le Collège comme une sorte de vertueuse citadelle assiégée, un poste avancé du catholicisme en terre païenne ; à l'horizon, enfin, la persécution et le martyre. En 1811, des pirates prirent la maison d'assaut. Michel Lolivier, le fusil à la main, les mit en déroute, mais l'un des élèves fut transpercé de coups de lance ; transporté à l'hôpital, on parvint à le sauver. La police anglaise, un peu plus tard, mit la main sur les coupables, qui furent emprisonnés, mais aux frais du Collège, selon la loi en vigueur. Au milieu de ces vicissitudes, la conviction de Claude Letondal restait inébranlable. Conscient à la fois de la dégradation du sort des missions, en particulier en Chine, et de la crise du recrutement traversée par les missions depuis la Révolution et du fait des guerres impériales, il anticipait l'avenir avec confiance :

« Nous formerons là un corps de réserve pour les mauvais jours où les missionnaires auront succombé ; nous aurons là un refuge pour les débris des collèges particuliers qui viendront à manquer faute de personnel. »

« *Lacrimarum valle* » : l'incendie de 1812

Malheureusement, le 29 juin 1812, un incendie, ravageant Georgetown, détruisit les propriétés du Collège d'où provenaient ses principales ressources. Le Collège lui-même, situé hors de la ville, fut épargné par les flammes. Les maisons achetées par Claude Letondal ayant disparu, la situation financière du Collège se trouvait sérieusement compromise :

« Qu'est-ce que ce monde ? *Lacrimarum valle*. Adorons la sagesse de Dieu qui, le 29 juin, jour des Saints apôtres, dirigea par sa main un incendie qui consuma les trois maisons que nous avions en ville. Ainsi, en peu de moment, les fruits de tant de travaux furent en cendres. C'est fini du fonds, c'est fini du revenu. Je reste avec une famille de quarante personnes. Que dire de cet événement ? Les paroles du pauvre Job²⁹. »

Reprenant son bâton de pèlerin, il se mit en quête de subventions. Il se rendit d'abord à Calcutta, pour tenter une ambassade auprès des autorités anglaises. Parallèlement, les relations avec M^{gr} Florens se dégradèrent. Le prélat lui fit grief d'avoir renvoyé quatre élèves chinois, au motif qu'il les jugeait trop faibles et parce que le Collège ne pouvait plus subvenir à leur entretien. Deux d'entre eux moururent pendant la traversée, les deux autres furent arrêtés à leur arrivée à Macao, et ne furent libérés qu'après

29. « Nu je suis sorti du sein maternel, nu, j'y retournerai. Yahvé avait donné, Yahvé a repris, que le nom du Seigneur soit béni ! », Job, 1-20, *Bible de Jérusalem*, Cerf, 1979.

avoir versé une rançon. Les relations avec Michel Lolivier ne sont pas meilleures. Ce dernier l'accuse de maltraiter les élèves, de les affamer, rognant sur toutes les dépenses :

« Claude Letondal voulant tout le logement, et les galeries pour ses hôtes, les fit descendre dans une baraque, où on ne voit le jour que par quelques fentes. Là, ils étudioient, dormoient, mangeoient, et enfin passoient le jour, et la nuit. Peu après ils devenoient languissants, l'un après l'autre, jusqu'aux plus robustes, fort peu étudioient, et ceux qui étudioient ne profitoient en rien, et sembloient avoir perdu mémoire et jugement³⁰. »

Il fait sortir les élèves de leur réduit, profitant de l'absence de son confrère, dont il dénonce les abus de pouvoirs, « Que veut-il de plus, des pouvoirs pour consacrer les prêtres, car il a tout excepté celui cy », regrettant l'impression déplorable que cette situation laisse aux visiteurs, nuisible, si on l'en croit, à la réputation de la Société tout entière. Sur ces entrefaites, Claude Letondal s'éteint à Pondichéry, le 17 novembre 1813. Michel Lolivier, désormais presque seul, avait besoin d'aide. Le Collège général comptait alors une vingtaine d'élèves chinois, souvent très jeunes, logés dans des paillotes face à la mer. Autour de Lolivier ne se trouvait qu'un seul prêtre européen, un ex-jésuite italien, Emmanuel Conforti, chassé de Chine par les persécutions qui redoublaient : en 1814, un édit impérial avait catégoriquement interdit tout prosélytisme chrétien. Depuis lors, la situation était demeurée périlleuse pour les missions. Claude Letondal aurait voulu que chaque mission donnât un de ses missionnaires au Collège, la formation du clergé indigène devant profiter un jour à l'ensemble des missions, d'autant plus si les prêtres européens venaient à manquer.

Une nouvelle génération à l'œuvre après la Révolution

Or, depuis la Révolution, le recrutement s'était tari. Entre 1792 et 1817, douze missionnaires seulement furent envoyés en Asie. Michel Lolivier demandait qu'on lui adjoignit des confrères, mais en vain. Le séminaire de Paris ne fut pas en mesure de répondre à cette requête avant 1817. De jeunes missionnaires arrivèrent alors en Thaïlande et en Malaisie.

Conflit de génération

C'était des hommes formés après la Révolution et un conflit de génération ne tarda pas à éclater avec les anciens missionnaires, dont le vicaire

30. AME, Michel Lolivier, 1813.

apostolique lui-même. Mathurin Pécot³¹, par exemple, débarqué à Penang le 13 novembre 1821, ne ménagea pas ses critiques sur l'administration de la mission, qu'il jugeait molle et inefficace. De passage à Bangkok en 1822, il s'indigna de l'état lamentable du clergé autochtone : « Les religieuses sont mariées, les diacres et les sous diacres sont rentrés dans le monde, les prêtres indigènes sont sans considération³². » Son appréciation est probablement à nuancer ; certaines figures de prêtres indigènes sont restées de bonne mémoire dans les chroniques, comme Matthias Do, curé de Chanthaburi ou Jean Paschal, curé de Merguy. Le manque de missionnaires ne laissait que peu de latitude aux vicaires apostoliques pour éduquer convenablement leur clergé. D'ailleurs, Pécot en convint : « De tout ceci il faut conclure que la mission de Siam ne peut aller sans missionnaires européens. » De son côté, M^{gr} Florens était sans complaisance avec les nouveaux venus :

« Quand j'étais au séminaire des missions, M. Alary nous répétait souvent : Messieurs, prenez garde quand vous arriverez dans vos missions. Tout ce qu'on voit blesse, choque, on n'approuve rien. Suspendez vos jugements et vous ne serez plus scandalisés. On voudrait fondre la mission et faire toutes choses nouvelles, et après l'expérience apprendrait qu'ils se sont trompés. Je vous dis ceci afin que vous puissiez agir en conséquence dans les enseignements et dans les conversations³³. »

Les jeunes missionnaires prétendaient mieux faire que leurs aînés, c'est humain ! Mais les rapports entre les anciens n'étaient pas franchement meilleurs. Un vif dissentiment opposa, par exemple, Michel Lolivier et le Père Conforti, qui enseignait au Collège depuis son retour de Chine ; celui-ci avait écrit à la *Propaganda Fide* pour se plaindre de son supérieur. La Sacrée Congrégation aurait alors nommé un nouveau supérieur, en la personne du Père Ferretti, Jésuite italien qui dirigeait un collège à Bangkok (celui qu'avait créé M^{gr} Garnault). Finalement, M^{gr} Florens se rendit à Penang et prit fait et cause pour Michel Lolivier, au terme d'une inspection qui lui avait donné toute satisfaction :

« En ce qui concerne le temporel, je ne crois pas que Michel Lolivier fasse de dépenses inutiles. Quant au spirituel, je vois que les prières et les études se font fort exactement. On y enseigne la théologie d'Antoine³⁴. »

À partir de 1817, donc, de jeunes missionnaires furent affectés, au moins pour un temps, au Collège de Penang. Pierre-Marie Magdinier y

31. Mathurin Pécot, 1786-1823.

32. AME, Pecot, Bangkok, 2 juillet 1822.

33. AME, M^{gr} Florens à Langlois, Bangkok, 30 novembre 1825.

34. AME, M^{gr} Joseph Florens, 17 juin 1820. Paul Antoine, Jésuite né en 1678, mort en 1743, enseigna la théologie scolastique à l'Université de Pont-à-Mousson. Sa *Theologia moralis*, publiée en 1743, en usage dans de nombreux séminaires, était réputée très sûre, sévère, hostile aux casuistes.

enseigna pendant un an, avant de rejoindre la mission à laquelle il avait été affecté, le Tonkin. D'autres étaient annoncés, qui tardaient à venir :

« Point de nouvelles de ces messieurs qui devoient venir d'Europe. M. Magdinié me parloit aujourd'hui de plusieurs vaisseaux qui avaient péri à l'Isle de France et d'autres pris vers Malaca par des pirates, ce qui nous donne de l'inquiétude au sujet de nos confrères. J'espère que la divine providence les conduira à bon port³⁵. »

Pierre Moutin arriva au Collège en novembre 1819, mais il mourut malheureusement deux ans plus tard, en août 1822. Un troisième jeune missionnaire, Jean Pupier, fut nommé directeur – c'est ainsi que sont désignés les professeurs au Collège général –, mais mourut précocement lui aussi, en 1826, « *consummatus in brevi*³⁶ ». Il parvint tout de même à achever la traduction en malais d'un petit catéchisme, qui fut imprimé l'année de sa mort sur les presses d'une mission protestante, à Penang, puis à Paris. Enfin, en 1821, Laurent Imbert (1796-1839), assura l'intérim de Pierre Moutin pendant neuf mois.

La création des « Straits settlements »

À la demande de M^{gr} Florens, Laurent Imbert, en route pour la Chine, se rendit à Singapour, afin d'effectuer une première reconnaissance. Il ne rencontra que quelques catholiques chinois misérables, employés comme portefaix sur le port. Quelques mois plus tard, Mathurin Pécot y passa également, constatant déjà la présence d'une église et d'une école protestante. Les Anglais ayant judicieusement déclaré Singapour « port libre », ce qui favorisait le commerce, l'immigration chinoise fut massive. Dès juin 1819³⁷, quatre mois à peine après sa fondation, la population de l'île avait littéralement décuplé : on comptait 5 000 habitants. Ils étaient 10 000 en 1820, majoritairement Chinois.

En 1824, le traité de Londres régla la rivalité entre Britanniques et Hollandais dans cette région. La Hollande abandonnait Malacca aux Anglais et renonçait à toute la péninsule malaise. L'Angleterre renonçait à ses droits sur Sumatra, en particulier le comptoir de Bencoolen au profit de la Hollande, à titre de compensation. Peu après, l'Angleterre créait les

35. AME, M^{gr} Florens à Baroudel, Pinang, 18 juin 1818. L'île Maurice appartient à la France entre 1715 et 1810, sous le nom d'Isle de France.

36. « Consumé en peu de temps. »

37. Thomas Stamford Raffles, intervenant dans une querelle de succession, avait soutiré un accord au Sultan de Rhio-Johor, Hussein Mohamed Shah ; il ouvrit le premier comptoir britannique à Singapour, bourgade située sur une île qu'il avait occupée le 28 janvier 1819. Ce site permettait le contrôle du détroit de Malacca. L'île n'était alors peuplée que d'une centaine de Malais et de Chinois. Tout y était à bâtir. Voir Jacques DUPUIS, *Singapour et la Malaysia*, Paris, PUF, 1972, p. 36-44.

Straits Settlements. Après le traité de Londres, Penang devint, en 1826, la capitale des Straits Settlements, état comprenant la Province Welleslay, Malacca et Singapour. Elle ne le resta que six ans : déçus par cette île, certes prospère, mais où l'on ne trouvait pas les essences de bois servant à réparer leurs navires, les Britanniques transférèrent le gouvernement des Straits Settlements à Singapour. En 1825, paraissait le *Singapore Chronicle*, premier journal en anglais, tandis que des forçats venus d'Inde étaient employés à la construction de bâtiments officiels (St. Andrew's Cathedral, Government House) de routes, d'écoles.

Une place progressivement consolidée dans le dispositif des Missions Étrangères

L'année 1822 marque un tournant important dans l'histoire du Collège général. D'abord, du fait de la mort de Michel Rectenwald. La disparition de cet homme énergique, qui œuvrait de Penang à Merguy, de Kedah jusqu'à Jongselang, affaiblissait la mission tout entière. De plus, la situation financière du Collège était désastreuse.

Difficultés financières

Un an plus tôt, une nouvelle fois, tous les efforts des missionnaires avaient failli être ruinés : les troupes thaïlandaises s'étant emparées inopinément de Kedah, firent le siège de Penang. Mathurin Pécot se trouvait alors au Collège général, d'où il écrivit à ce sujet, en avril 1822 :

« Je suis encore à Penang sans savoir quand je pourrai me rendre à Siam. On est venu m'annoncer qu'on s'entre égorgeait depuis Quedar jusqu'à Ligor, dans toutes les contrées que je voulais traverser à pied, au point dit-on, que les rivières sont rouges de sang. Il paraît que les tigres se mettent de la partie. Je tiens de l'un de mes disciples qu'il a vu dimanche dernier étant à la chasse, une multitude de buffles tués et mangés en partie par les tigres dans la presqu'île de Malacca. Malgré cela je voulais mettre la divine Providence à contribution, mais mon interprète siamois m'a quitté. La terreur est trop générale pour que j'en trouve un autre dans ce pays³⁸. »

Cet événement s'avéra finalement de peu de conséquences, si l'on excepte l'augmentation du prix du riz, grevant encore davantage les finances du Collège. Interrogé sur les aides financières que l'on pourrait espérer, le procureur des missions, établi à Macao, répondit :

38. AME, Pécot, 17 avril 1822.

« La grandissime ressource est la divine Providence. Nous n'avons pas de quoi fournir à la moitié de la dépense, il s'en faut bien ! Mais cela n'empêcherait pas que vous ne puissiez envoyer cette année comme les précédentes autant de nouveaux écoliers que vous en recevrez d'anciens. »

Laurent Lyn, prêtre chinois et procureur intérimaire, avait suggéré que l'on se lançât dans l'arboriculture, qui fournirait d'importantes ressources au Collège. Cette recommandation fut suivie avec profit, mais bien plus tard. Le Collège se trouvait donc pratiquement sans ressources.

Une fondation pieuse au secours du Collège général

Or, une lettre datée du 2 février 1822, adressée par les élèves du Collège général aux étudiants du grand séminaire de Lyon, avait été opportunément éditée par les *Annales de l'Œuvre de la Propagation de la Foi*³⁹ (OPF), société pieuse fondée à Lyon en 1822 par Pauline Jarricot pour promouvoir et soutenir les missions. Grâce à la publication de plusieurs autres lettres, la notoriété du Collège des Chinois commença de grandir ; la piété de ces jeunes élèves chinois, vivant dans l'indigence et environnés de dangers, ne pouvait laisser les dizaines de milliers de lecteurs des *Annales* indifférents. Un an après la première publication, qui avait connu un immense succès dans les milieux catholiques, le Collège recevait une subvention de 2 000 francs. L'année suivante, la subvention était doublée. À partir de cette période, l'OPF devint l'un des principaux soutiens financiers du Collège général de Penang.

Missionnaires et explorateurs, premiers martyrs

Petit à petit, les Missions Étrangères s'implantaient à Penang et dans les environs. Le Collège général, lieu dédié à l'instruction, faisait aussi office de refuge en cas de persécution et de camp de base pour les missionnaires qui exploraient la région. Devant l'échec de l'évangélisation des Malais, tous musulmans, face à la concurrence des missionnaires protestants, en conflit désormais ouvert avec l'archevêché de Goa qui revendiquait Malacca et Singapour, les MEP se tournèrent de plus en plus vers les populations aborigènes⁴⁰. Ainsi, Jean Pupier, en charge du Collège et de la

39. « Lettre des élèves Chinois du séminaire de Pulo Pinang aux prêtres et aux élèves du séminaire de Lyon. J.M.J. À nos respectables pères et à nos frères du séminaire de Lyon, salut affectueux. Quoique vos traits nous soient inconnus, nous osons vous adresser cette lettre, à vous nos pères et nos frères, car si nos corps sont éloignés, nos cœurs se réunissent tous en Jésus-Christ dont nous sommes les membres », *Annales de l'Œuvre de la propagation de la foi*, lettre du P. Magdinier, contenant la lettre latine de Paul Cao, élève au séminaire de Pinang, Lyon, 1822, t. I, p. 25-28.

40. « Si les groupes dominants sont hostiles, elle [la mission] se tourne vers les catégories sociales marginalisées, esclaves, groupes minoritaires ou ethnies dominées. »,

paroisse de Pulo-Tikus, aurait-il souhaité œuvrer auprès des Semangs, dans la jungle de Kedah. Sa mort prématurée, en 1826, l'en empêcha. Jean Barbe remplaça Jean Pupier, mais ne put se fixer au Collège, car on lui avait surtout confié la paroisse de Pulo-Tikus. On estime qu'il y aurait eu, à cette époque, entre mille deux cents et mille cinq cents chrétiens à Penang. Jacques-Honoré Chastan fut nommé au Collège par le procureur des missions à Macao en 1827, mais il partit à l'arrivée de François Albrand, trois ans plus tard. Jacques-Honoré Chastan, comme Laurent Imbert, comptent parmi les martyrs du Collège général : partis en Corée, ils furent tous deux exécutés à Séoul en 1839. À ce titre, ils ont été longtemps donnés en exemple aux élèves. Un autre missionnaire, Jean-Baptiste Boucho ouvrit l'École Catholique libre de Penang, où étudiaient une centaine de garçons. Le gouverneur de l'île lui confia quelques esclaves Nias affranchis par les Britanniques⁴¹. Mais Boucho projetait surtout d'évangéliser les peuples de la côte ouest de Sumatra. En 1831, deux autres missionnaires, Jean Bérard et Jean Vallon⁴² quittaient Penang pour aller évangéliser les îles de Nias, à la demande de M^{gr} Florens. Tous deux moururent à Gunung-Sitoli en juin 1832, peut-être empoisonnés par des chefs musulmans ?

Agir contre l'instabilité du corps des professeurs

Le Collège peinait à se doter d'un corps directoral stable. Cette faiblesse chronique se retrouve durant toute son histoire et ce pour plusieurs raisons : fluctuation du recrutement de missionnaires en France ; manque de candidats pour une fonction de directeur trop protégée, éloignée des missions pionnières et des postes avancés de la christianisation ; taux de morbidité assez élevés, obligeant à remplacer des directeurs parfois peu de temps après leur arrivée. Quelques années plus tard, en 1833, le Conseil du séminaire de Paris affirmait nettement que le changement continu de supérieurs et de directeurs « très préjudiciable au bien des élèves⁴³. » Dressant le bilan des vingt-cinq premières années du Collège général, cette déclaration annonçait l'institution d'une règle devenue intangible : l'affectation définitive des directeurs désignés pour le Collège de Penang. Elle attribuait clairement, par ailleurs, la responsabilité du choix des supérieurs et celle de la nomination des directeurs au Conseil de Paris : « C'est au séminaire de Paris qu'il appartient de pourvoir ou directement ou par le procureur de Macao les sujets nécessaires pour l'éducation des élèves. »

Claude PRUDHOMME, *Missions chrétiennes et colonisation, xvi^e-xx^e siècle*, Cerf, 2004, p. 74.

41. L'East India Company abolit l'esclavage dans les régions relevant de sa juridiction en 1823. Il est interdit définitivement dans la totalité des colonies britanniques en 1834.

42. Jean Barbe, 1801-1861. Jacques Chastan, 1803-1839. Jean-Baptiste Boucho, 1797-1871. Jean Bérard, 1802-1822 et Jean Vallon, 1802-1832.

43. AME, Langlois, 7 février 1833.